

**DE LA FICTION AU SAVOIR
ETHNOGRAPHIQUE SUR L'AFRIQUE NOIRE A
TRAVERS *KEL'LAM, FILS D'AFRIQUE* DE
NKINDENGVE N'DJOK**

L'intrusion du modernisme occidental dans le quotidien des peuples de l'Afrique noire représentée dans les romans français de la deuxième moitié du XXe siècle ne s'est pas seulement traduite par une domination militaire, administrative et économique des sociétés concernées. Elle a été aussi une aventure intellectuelle dans la mesure où le dominateur a tenté de connaître dans leur altérité les peuples qu'il soumettait à sa loi par le christianisme, l'école et la technique, pour mieux les administrer et, éventuellement, les faire changer en vue d'un développement, dit-on, durable. A la violence physique d'expansion coloniale d'antan est venue se succéder une violence « *spirituelle* ».

Ceux qui avaient combattu et ceux qui s'étaient rendus, ceux qui avaient composé et ceux qui s'étaient obstinés se retrouvèrent le jour venu, recensés, répartis, classés, étiquetés, conscrits, administrés (KANE 1961 : 60)

On en voit l'enjeu : il s'agissait de penser l'autre, le Noir, à travers ce qui était censé le différencier de l'homme occidental, de le situer positivement dans le champ du savoir voire de l'imaginaire et de vérifier les thèses de Gobineau en se posant la question comme Delafosse : « *les nègres africains forment-ils une race intellectuellement inférieure aux autres races humaines ?* » (DELAFOSSÉ 1922 : 15)

Cette tentative de représentation de l'Autre apparaît en particulier de façon significative dans certains romans ethnologiques, tel **Kel'lam, fils d'Afrique** de Kindengve N'djok. C'est un titre solidement fondé sur la tradition Bassa du Cameroun qui peut être considéré à juste titre aujourd'hui comme le stéréotype des catégories fondamentales de l'entendement occidental à un moment de son histoire, en raison notamment de l'attrait que ce roman exerça sur les

esprits à l'aube des indépendances africaines. La méthode de J.M Carret¹ alias Kindengve N'djok, c'est le désir de voir et l'appétit de comprendre l'autre sans le fardeau des préjugés et des paresse du cœur et de l'intelligence. C'est une manière de rendre compte du regard de l'autre, de la rencontre historique entre l'Afrique et la France.

Exhumer de prime abord de ce roman ce savoir ethnographique qui épouse le contour de l'histoire de l'extérieur intéressera notre analyse. Ce qui va nous être dit de la société bassa nous préoccupera ; et puis nous l'opposerons à la civilisation imposée pour permettre de positionner l'auteur par rapport aux courants d'idée de l'heure à l'exemple de la dénonciation des effets déshumanisants, à la fois physiques et psychiques, de la colonisation.

Pour cette analyse, nous ignorons des éléments exotiques relevant de la mimésis. Il s'agira des éléments ethnologiques, voire folkloriques, donc trop loin de grandes idéologies. Souvenons-nous que folklore remonte à deux termes anglais « *folk* » = peuple et « *lore* » science, ainsi folklore signifie étymologiquement « *science du peuple* ». On admettra donc que ces éléments folkloriques sont d'une grande importance parce que justement leur étude permet d'accéder à l'âme du peuple qu'on veut coloniser ou qu'on veut prendre pour partenaire dans les échanges économiques. Ce qui justifie chez quelques écrivains français d'Afrique noire cette curiosité réelle à s'intéresser à l'Afrique profonde avec le roman ethnologique. Il y en a eu plusieurs sortes : l'un superficiel où l'ethnologie sert l'exotisme, l'autre qui est la mise en œuvre romanesque de connaissances, approfondies de la vie africaine. Nous pensons que **Kel'lam** et quelques autres écrits cités appartiennent à cette deuxième catégorie. Dans notre approche, nous partirons de l'étude du cadre, nous

¹ Jean – Marie Carret, Breton et Français, prêtre de la congrégation du Saint-esprit, missionnaire au Cameroun de 1932 à sa mort survenue le 26 février 1960, fut curé de Kribi au bord de l'Atlantique. Entomologiste reconnu par le Muséum de Paris, correspondant de plusieurs revues (marchés coloniaux, Revue des deux mondes...) et écrivain (*Kél'lam fils d'Afrique*, roman ethnologique), c'était un voyageur infatigable (il a parcouru tout le Cameroun), un homme politique efficace (il finit adjoint au maire de sa ville et serait député du département de l'Océan s'il n'était pas religieux...). il trouve encore le temps de tenir un journal inédit dont plus de soixante cahiers sont conservés aujourd'hui dans les archives des pères du Saint-Esprit, 30, Rue l'Homond à Paris. Son cahier-journal de paroisse est demeuré à Kribi

analyserons celui naturel, puis celui spirituel avant de nous attaquer à l'organisation sociale.

1 Le cadre naturel

En effet on a, épars dans **Kel'lam, fils d'Afrique** des comportements sociaux de l'homme qui permettent de reconstituer la tradition bassa voire négro-africaine. On peut les déceler à travers le cadre du « *pays* » bassa dans son double aspect naturel et spirituel. Ce fond naturel et vécu qui fixe les idées empêche l'imagination et l'esprit de trop décoller de la réalité africaine. Pour mieux appréhender cette œuvre bâtie sur les coutumes et les croyances voire les mentalités, il est impératif que l'ethno critique découvre l'aspect permanent de ce cadre, à savoir la vie quotidienne du Bassa du Cameroun : les modes de vie, les mariages, la dot, les naissances, les décès, les enterrements, la polygamie, le pouvoir de clan, la vie communautaire, les récoltes, la solidarité, les croyances, les cérémonies religieuses initiatiques, le fétichisme, les génies protecteurs, la vie du totem, l'invention des sorciers, les divers objets, ustensiles de la vie courante, des cérémonies, de chasse, de pêche, de la culture, etc.

On peut lire **Kel'lam** comme un document d'époque, un document qui peint une terre de paraboles, une cité antique qui apparaît comme la seule alternative à la tyrannie de la marchandise et à l'effroyable pagaille des civilisations modernes. Cela peut se voir au niveau de la famille.

- La famille :

Le roman de Kindengve N'djok a pour point de départ la famille : Le père, la mère et les enfants, les oncles, les grands-parents, les arrières petits-enfants, les coépouses. Kel'lam est né de la « *quatrième épouse de Ngan, fils de Koklum, lui-même fils de Bilon et d'autres encore* » (Kindengve N'djock, 1958 : 14) C'est par la connaissance de Kel'lam, ce fils venu sur le tard, que débute **Kel'lam, fils d'Afrique**. Le livre s'achève sur l'hyménée du protagoniste. La famille, comme la société, commence par l'enfant. C'est le rejeton destiné à grandir, à pérenniser ses géniteurs, à maintenir la flamme de la communauté par son travail et sa propre progéniture avant de se transformer, après la mort en divinité.

Dans la société Bassa, la hiérarchie féodale tyrannique n'existe pas, même la notion de chef de Cantons ou de village n'est qu'une

récente création administrative. Les Kel'lam ne connaissent que l'autorité patriarcale.

Chaque famille établie dans sa clairière vivait alors sans grands rapports sociaux avec ses voisins immédiats ^(P 89)

La polygamie est de règle. Le nombre d'enfants d'une femme n'est pas limité. Ngan a pu avoir quatre enfants avec la mère de Kel'lam.

La famille est tantôt unie, tantôt désunie. Il est rare qu'elle soit unie dans un sens favorable à la culture étrangère, à la christianisation. Quand elle est unie, c'est presque toujours contre l'étranger ou pour livrer une guerre. « *En temps de guerre, un chef commun était pour un temps désigné* » (p 38)

Désunis, les membres d'une famille s'affrontent. Mais « *leurs palabres se réglent par les vieux* ». ^(P 89) Dans les affrontements, les uns défendent la culture ancestrale, les autres les cultures étrangères. Et l'écrivain, le grand complice en profite, en général, pour énoncer ses idées, pour poser son regard.

Ainsi s'oppose à sa famille et à leur forme de vie, Kel'lam revenu de la ville pour organiser ses fiançailles. Il est enclin à discréditer le prestige des anciens dans leur ménage. Les histoires de son père ne lui semblent plus que d'un intérêt relatif. Il demeure un transfuge entre les Blancs et les membres de sa famille. Il ressent un malaise envers la coutume. Alors intervient l'écrivain Kindengve N'djok pour relativiser la culture africaine.

C'est encore jusqu'à leur forme de vie qui lui devient lourde, l'inconfort de la case, la natte dure, la relative propreté, l'eau de boisson suspecte, la viande toujours un peu fermentée, le vin de palme granuleux et enrichi de trop de bestioles. Il lui faut revivre à terre, sans table ni chaise, manger à la cuvette commune, avec ses doigts, bien que parfois on le serve à part avec son père. La fumée envahit la case, poulets et cabris partagent l'habitation des hommes. Aussi se prend-il à regretter l'alcarité de la vie citadine, son confortable bungalow, les soirées joyeuses aux buvettes, et jusqu'à ses rapports avec les Blancs. Bref, il s'ennuie (p 178)

L'élément étranger plus diffus, plus subtil, conscient ou non chez l'auteur nous invite à l'interprétation. C'est toujours le membre de famille qui est allé à l'école étrangère qui apporte la fausse note

dans la famille autrefois unie. Pour justifier la colonisation et enraciner le christianisme dans la société, l'auteur fait volontiers de cette désunion un thème littéraire inépuisable.

- Le village, le terroir.

Kindengve N'djok décrit dans les détails les paysages où il fait vivre ses personnages. Le village est peint avec précision. En général, les esquisses de l'Afrique noire dépouillée des défauts occidentaux sont représentées dans ce roman ethnologique. Kindengve N'djok en décrivant le village de Kel'lam, met l'accent sur les descriptions idylliques des endroits retirés de la planète à l'exemple des forêts vierges, zones vierges de la souillure technique – havres de beauté et de pureté à protéger – Ce sont les dernières traces du stade primitif. On peut le découvrir à travers les yeux de Kel'lam qui a mis un temps en ville et qui retourne chez lui au village :

Il était de nouveau chez lui. La forêt tutélaire le protégeait de sa voûte éternelle, les myriades d'arbres prenaient déjà un aspect familier : grand tronc d'écorce rouge, contrefort géant de celui-là, l'ancêtre creux, asile d'écureuils volants et de roussettes, de pangolins... Il est chez lui. Enfin !...Singulier attachement du Noir pour son coin de forêt natale où rien cependant ne semble devoir le retenir, où surtout le rappeler. Les cases sont éphémères, leur emplacement et celui du village même, change souvent. Le « chez-soi » se compose d'autres éléments : atmosphère faite de grands arbres familiers de la silhouette d'une colline, du tournant d'une piste, de ce rocher qui penche, de l'accent familier du langage et des mots en ce pays où l'absence de parler écrit et le peu de relation avivent les particularités locales et familiales. Ce sont encore les influences du sol qui lui sont bienfaisantes : l'esprit de ses pères qui continue à planer dans ces lieux. Les génies tutélaires des arbres et des champs, une disposition personnelle bienveillante de la terre envers eux, de la pluie, des orages. Il est chez lui. (p 75)

L'auteur fait de ces espaces (forêt vierge) d'intégration de l'homme à son environnement les lieux d'un bonheur perdu par l'occidental. Cette rêverie primitiviste se déploie dans cette œuvre en comparaison à Paris, ville décrite au cinquième chapitre de la troisième partie lors du voyage de Kel'lam en France (pp. 228-230). La description précédente nous permet de toucher du doigt les questions relatives à la tradition. **Kel'lam, fils d'Afrique** est avant tout un roman de la rencontre de l'occident chrétien et de l'Afrique

noire animiste, de l'occident colonisateur et de l'Afrique des clans. Mais cette rencontre se fait sur un terrain nègre : animiste, traditionaliste.

Avec le village est présent également tout le terroir, refuge des esprits, des mânes des ancêtres. Mais le terroir, le village ne sont rien sans la case du père de famille. C'est là où il reçoit des hôtes. Kindengve N'djok en fait une savoureuse présentation :

celui-ci [Ngan], athlète déjà vieilli mais étonnamment robuste et droit, jouit, comme tous les hommes de sa race, de très longs loisirs, rarement coupés de travaux : inéluctable débroussaillage des futures plantations, quand en vient la saison, cueillette des régimes de palmier, et biquotidienne récolte de sa sève, de loin en loin la construction d'une case qu'il fait traîner... Aussi se repose-t-il quand il le veut. Et il le veut souvent. Point n'est rare de le voir presque tout le jour adossé, devant sa case, à un bien inconfortable trépied de bois, se chauffant au soleil, et tirant de lentes et rituelles goulées de son brûle-gueule où grésille un charbon. Parfois un ami vient, puis un autre, tous gens armés du petit balai des notables, et c'est autour des calebasses de mimbo - le vin de palme - d'interminables, enfantins et inextricables propos vociférés, que ponctuent des grands coups du djai - le petit balai chasse-mouche, - insigne des notables. (p 15)

L'homme assumant généralement la fonction d'époux dans la famille, son rôle se réduit souvent à sa domination vis-à-vis de la femme qui a pour mission de produire en même temps la nourriture et les enfants. Il travaille moins et jouit densément de sa caste de notable. Mais il veille à la protection de sa famille et à l'éducation traditionnelle des garçons dans un cadre spirituel.

2 Cadre spirituel

Kel'lam a pour centre d'intérêt dans sa première partie, la spiritualité en Afrique équatoriale : toute la foi dans les Dieux, les mânes des ancêtres. Ces Dieux sont tantôt craints, tantôt honorés. Les divinités sont partout présentes. Les hommes se plient à leur volonté et leur offrent des prières et des sacrifices, leur vouent des cultes réguliers. Ce qui explique cette méthode d'éducation que reçoit Kel'lam.

Il s'adaptait à la Nature. Cependant d'impératives coutumes et croyances l'encadrent, auxquelles il ne saurait échapper : culte des ancêtres, petits Dieux protecteurs, divination, forces

occultes bienfaitantes ou néfastes. Et ces croyances informent sa vie ; elles l'intègrent au rythme d'un univers que régissent des forces d'au-delà. L'esprit des morts se réincarne en les vivants ; ainsi chacun doit-il rester fidèle à ses pères, en reproduire en quelque sorte la vie... Innover une forme de vie serait s'attirer les pires représailles des Esprits.(p 25)

Ce qui explique toutes sortes de pratique ; par exemple :

- le culte des morts.

Il faut honorer les morts, car il ne sont pas morts dit Birago Diop dans son conte Sarzan. Dans le fil de Kel'lam, cette œuvre plus ethnographique que romantique dans sa première partie, les attitudes des hommes face à la mort sont évoquées. Ici ; herbes et écorces interviennent abondamment et, comme partout en Afrique noire on n'admet pas qu'il existe de mort naturelle. Il y a les deuils avec des traitements particuliers infligés aux veuves ou aux jeunes garçons lorsque la mort frappe un notable. L'auteur décrit ici certaines attitudes des villageois lorsque le vieux Ntamak, un notable particulièrement puissant et respecté a disparu. On procède d'abord à « *l'imposition des stigmates aux enfants mâles* » et on organise le deuil :

Depuis une heure au moins sans arrêt, c'est la danse. Sans perdre la cadence, des batteurs dispos se succèdent et, si le rythme faiblit d'un geste impérieux le masque de panthère infatigable ranime le vacarme qui repart furieux, dans un fracas de train, haletant, régulier, inexorable. Les enfants à leur tour font le cercle autour des masques. L'un derrière l'autre, se tenant aux épaules, ils s'avancent, piétinant en cadence, se déhanchant et chantant : « OOO ! OOO ! » interminablement. Un signal encore, les masques ont disparu. Tous alors se massent devant la tombe du vieux Ntamak. Un à un, les garçons sont happés, certains hurlant de terreur. (pp 29-30)

Ce thème de la mort introduit inéluctablement celui de la foi dans les fétiches.

- La foi dans les fétiches.

Il faut renforcer la protection des mânes, des esprits, des divinités- L'homme fait appel aux fétiches et aux gris-gris –Ceux ci ont largement influencé Kindengve N'djok. Le fétiche se porte sur le corps, ou est suspendu dans la case ou à l'entrée de celle-ci – Les

enfants après la naissance portent des fétiches pour se protéger des forces maléfiques. Kel'lam n'en fait pas exception :

Pour conjurer le sort, il n'a plus au poignet qu'un mince bracelet de peau d'iguane. La croûte de terre qui garnissait son crâne depuis sa naissance s'est effritée, partis aussi, les bourrelets, fétiches du cou. (p20)

La foi dans les fétiches est renforcée par la consultation de l'araignée- fétiche qui ici prend le nom de ngambi. Cette araignée mygale est pour la race de Kel'lam ce qu'est la tortue ou l'antilope pour d'autres. C'est le fétiche protecteur tribal. Voici comment le narrateur nous le décrit et le situe dans le destin de Kel'lam :

Sur une place dure du chemin l'horrible insecte velu, noir, aux grosses pattes, large comme la main, creuse son terrier clos le jour d'un couvercle à charnière. La nuit venue l'araignée part à la chasse et soigneusement nettoie les abords de son aire. Petit cailloux, brins d'herbe, débris d'insecte, plus ou moins loin, plus ou moins mélangés. De cette pratique naquit le procédé divinatoire. Un soir, après certains prolégomènes propitiatoires, une poignée d'écailles de pangolin fut jetée tout autour du terrier. Au matin la Ngambi a fait place nette, et du rapprochement des écailles se tisse l'oracle. un peu à la manière des tarots, l'un signifiant le consultant, l'autre le voyage, un événement heureux, un accident, la mort, la fortune... C'étaient signe complexes seul Ndombi-Nyaga savait interpréter, et il a, pour cela exigé l'honoraire d'un mouton. Or la réponse est favorable : sagesse, puissance, honneurs, voyages, richesse s'était accumulés sur l'onglet d'écaille grise représentant Kel'lam (pp 100-101)

Les écrivains français expriment ainsi ce qui est souvent confus dans leur esprit, c'est-à-dire l'esprit de l'étranger en Afrique noire. C'est pour eux une manière de dire que les fétiches et la mygale ne font pas de miracles, que ce ne sont que des forces adjuvantes renforçant le pouvoir du bras de l'homme. Aussi balaient-ils du revers de la main la croyance à la divination. Mais qu'est-ce ?

- La divination

Les sorciers, les devins, les charlatans, les magiciens, les féticheurs, inspirent les écrivains français d'Afrique noire à leur tour. Le Président Houphouët Boigny dans **Le Petit train de la Brousse** de

Philippe de Baleine en parle pour justifier le suicide de son ministre de l'Education nationale Ernest Boka.

*« Le monde entier put ainsi apprendre que le Dr Ernest Boka, ancien ministre et président de la Cour Suprême, avait tenté de tuer le « vieux » en remettant sa photo à un marabout pour que celui-ci « travaille dessus ». (BALEINE 1982 : 207)
Pour les occidentaux tout cela peut paraître des enfantillages, mais, en fait, c'est un grand drame qui se joue en Afrique, affirme Houphouët Boigny (P : 207)*

Les hommes consultent les marabouts tout particulièrement et les respectent comme des êtres sacrés, ou les craignent comme des êtres méchants. Les devins, par exemple prédisent l'avenir. Ils jouent le rôle tenu par les prophètes dans les religions révélées. Nous regroupons sous le terme « sorcier » ceux qui, dans **Kel'lam** sont appelés « féticheurs » et « guérisseurs ». Sorciers et féticheurs ne sont dissemblables que par une connotation légèrement plus péjorative attribuée au mot « féticheurs ». Les guérisseurs soignent, et de par leur fonction ils se différencient du reste des sorciers. Pourtant, comme un sorcier peut aussi être un guérisseur, ils auront tous des caractères communs, et ce n'est qu'au niveau de leurs fonctions qu'une distinction peut s'effectuer.

Le sorcier est un notable, et certains de ses caractères sont ceux de chef. Seulement le chef est récupéré et utilisé pour encadrer la société coloniale telle que le Blanc l'organise, tandis que le sorcier échappe à son contrôle. Il est un élément d'ordre. *« Il peut attirer la pluie, féconder les femmes, interdire la foudre aux toits pointus des amis, non à la faveur d'un ridicule paratonnerre mais grâce à une corne d'antilope ».* (Kindengve N'djok : 32) Il maîtrise la maladie, par la médecine traditionnelle : *« écorces contre la fièvre, herbes purgatives, celles pour soigner les plaies ou les maux de poitrine, traitement des morsures de serpents, le strophantus, poison des fléchettes de chasse, et son contre-poison, toutes les mille plantes fétiches et leurs formules ésotériques... »* (P.32)

Il peut même chasser les revenants. Ndombi-Nyaga est convoqué par le chef Bonnog parce qu'à l'enterrement du vieux Bineng, on ne lui avait pas donné assez d'honneur et son ombre rancuneuse, inapaisée ne pouvait descendre au pays des esprits. Ndombi-Nyaga raconte que :

Le Nkuki du défunt lui était apparu, cheminant près de lui comme une moitié d'homme vaporeuse, demi-visage et corps coupé comme un couteau. Bien vite il avait mis les deux mains sur ses yeux fermés : s'il avait vu le corps entier, il mourait ! (P : 32)

Un célèbre sorcier fut appelé. L'araignée-fétiche fut consultée. Des poulets sont égorgés, puis un bouc.

Ce rite accompli, femmes et enfants chassés, deux fossoyeurs déblaient rapidement la tombe jusqu'au cadavre quasi-momifié. C'est à peine si des lambeaux de chair adhèrent encore au crâne grimaçant. Un plat de nourriture est apporté, unealebasse de vin de palme. Après avoir goûté une bouchée, bu une gorgée, le féticheur crache entre les dents du mort – qu'une lame de coupe-coupe écarte avec peine – quelque parcelle de nourriture, un filet de vin de palme, puis démoniaque, surgit de la fosse en hurlant. La terre est précipitamment rejetée, tassée, recouverte de grosses pierres, et la calebasse fichée au sol par le goulot. Le grand fétiche est achevé. » (PP : 44-45)

Satisfaisante désormais, l'ombre du défunt se laissera glisser au monde imprécis et dolent des Minkukis, oubliant le passé, et laissant en paix le monde des vivants. De père en fils, les sorciers n'ont qu'une idée : combattre l'inconnu, préserver leurs semblables de tous les maux qui pour eux n'ont jamais d'origine matérielle mais spirituelle.

- La magie et la sorcellerie

Les pratiques magiques et les histoires de sorciers ne peuvent laisser indifférents certains écrivains français d'Afrique noire. Ils les exploitent aussi à des fins littéraires. Eric de Rosny dans **Les yeux de ma chèvre** révèle qu'on devient sorcier par le transfert de pouvoir. C'est ainsi qu'il veut « *se faire ouvrir les yeux* » chez les Nganga, un peuple côtier de Douala (Cameroun) pour traiter les malades.

Magie et sorcellerie relèvent du même mode de pensée et obéissent à la même législation, aux mêmes principes. La sorcellerie vise la domination de la nature, la protection contre les ennemis et la nuisance à ceux-ci. La magie recourt à des moyens sans commune mesure avec des effets escomptés, par exemple des formules incantatoires, pour faire pleuvoir ou à des signes cabalistiques, pour invoquer les esprits. La magie est neutre ; elle peut se mettre au

service de la religion ou du bien, ou au contraire à celui de la sorcellerie ou du mal.

Magicien et sorcier se distinguent sous l'angle de la maîtrise des forces occultes. Alors que le magicien est un maître, un savant qui possède et oriente ces forces occultes, le sorcier est parfois emporté par des puissances qu'il a lui-même déchaînées. Les véritables magiciens habitent les grandes villes alors que le sorcier c'est le magicien du village. Les charlatans, les magiciens, les guérisseurs, les féticheurs qui se déploient dans **Kel'lam, fils d'Afrique** n'habitent que la brousse, la zone forestière, sont tous des sorciers. Face au développement à l'occident, ils constituent des éléments incompris. Dans Cameroun Tribune n° 3889, Joseph Dong Aroga déclare :

Le retard de l'Afrique noire a pour cause entre autres la mentalité magique qui se manifeste principalement par la sorcellerie. Celle-ci sera par conséquent un obstacle à l'effort de développement que ces pays entreprennent

Les sorciers de **Kel'lam** comme les devins ont pour rôle d'expliquer la vie aux hommes, et de trouver des solutions à leurs problèmes parfois à travers les sacrifices.

-Les sacrifices.

Chez les Bassa, comme d'ailleurs chez tous les hommes, les éléments naturels les plus indispensables comme le feu, l'air et l'eau peuvent se révéler dangereux pour la vie. Par exemple l'eau peut manquer ; les pluies peuvent cesser de tomber après exploitation abusive des forêts, tomber en avance ou en retard par rapport à la saison ; elles peuvent tomber trop abondamment. L'abondance ou le défaut, l'avance ou le retard des pluies sur les semailles ou les récoltes paralysent la vie des Bassa. Ce qui explique l'abondance des prières adressées aux dieux pour qu'ils rendent la nature favorable aux hommes.

Il peut plutôt arriver que ce soit l'esprit des ancêtres qui perturbe le déroulement normal de la vie des vivants. Les vieillards prennent leurs responsabilités. « *Les Esprits de nos anciens s'irritent contre nous. A nous les vieux, le commandement et la gloire .* » (P : 41)

Tout ceci explique aussi les sacrifices, nombreux et fréquents que Kindengve N'djok décrit avec délice. Il faut égorger poulet et

bouc. Il faut également placer le peuple « *ouvertement sous la protection du grand ancêtre de la race* » (P : 26)

- Les lieux sacrés

Il faut entendre par lieux sacrés : forêt, bois, montagne, plaine, rivière, foyer, pierre, grotte. Tout écrivain qui tourne son regard vers la tradition laisse sur ses pages des notes savoureuses relatives à ces lieux sacrés que seuls les prêtres du clan ou de la famille peuvent pénétrer - les lieux sacrés sont légions dans **Kel'lam fils d'Afrique**. Au cours des cérémonies des fiançailles, les vivants savourent leur joie mais ils sollicitent aussi la bénédiction des divinités en entraînant le futur époux à la « *la pierre sacrée* » :

prenant Kel'lam à part, le vieux païen lui fait toucher, en leurs deux mains serrées, la pierre sacrée, hache des anciens disparus, qu'il vient de prendre dans la trousse des fétiches du Ngé (P : 185)

Au cours de son initiation Kel'lam est conduit successivement à la grotte sacrée « *la croupe solitaire du Mont sacré, Ngok Lituba, d'où était sortie toute la race* » (52) et au Bibum, premier emplacement du village :

Un jour Ngan déclara :- Demain nous irons aux Bibums de nos pères. Kel'lam s'endormit lourd d'appréhension religieuse : les Bibums ! Au sommet déserté de quelque colline toute envahie de brousse et de forêt, d'anciens villages ont laissé là leur emplacement dont les (Bassa) superstitieusement s'écartent » (P : 34)

Le Bibum de Kel'lan, c'est là ! Trois générations à peine se sont écoulées depuis que les hommes ont abandonné ce coin de forêt, jadis largement élaguée. L'ancienne occupation humaine y a laissé place aux végétaux. Mais le lieu est resté sacré, il peut être habité par les totems..

- Les totems.

Les religions animistes sont essentiellement totémiques c'est-à-dire fondées sur la croyance que la plupart des familles des classes ont des affinités avec certains animaux dont ils descendent ou qui en sont leurs doubles ou les protecteurs. En réalité, cette descendance est purement symbolique. Au niveau actuel du développement mental

des sociétés africaines, il est infructueux de critiquer cette croyance ; c'est pourquoi les écrivains en font une matière littéraire. Kindengve N'djok exploite le totem, lors des danses sacrées, les hommes qui en possèdent mettent des symboles de ces totems. Une longue liane portée par les membres du clan symbolise le Mboma ou serpent python. Certains portent le masque d'éléphant ou de panthère. Ainsi lors de la danse du Ngé dans Kel'lam, le premier masque était « *l'ancêtre métamorphosé en panthère ! Un deuxième masque alors avait surgi : celui de l'éléphant, lourd vêtement d'écorce, tête brinquebalant une trompe et d'immenses oreilles.* » (P : 29)

Ce qui est extraordinaire, c'est la parfaite union qui s'établit entre l'être et son totem. Les deux ont des devoirs l'un envers l'autre : le totem protège l'homme, et l'homme le respecte, le vénère. Lorsque le pacte entre l'homme et le totem est trahi, la mort s'en suit. Claude Njike Bergeret, est sans doute l'un des écrivains qui a exploité ce phénomène avec le plus de bonheur. Pour expliquer la mort de la reine mère de la chefferie Bangangté, dans la société Bamiléké voisine, Chantal déclare :

Tu sais pourquoi elle est morte ? Il paraît qu'un chasseur a tué une panthère, son totem, le même que celui de son mari. Depuis six ans que l'ancien chef est mort, le totem errait sans protection. Mais ce n'est pas la faute du chasseur. Il ne savait pas. » (NJIKE BERGERET 1997 : 244)

Parfois, le totem d'un homme n'apparaît que devant la femme aimée et ne lui fait aucun mal. C'est souvent un signe d'aurevoir. Quand la panthère – totem du chef Bangangté a paru devant Claude Bergeret, ce fut pour signaler sa mort prochaine. Elle en fait le récit dans **Ma passion africaine**.

Soudain, à la sortie d'un virage, la panthère apparut devant mes phares. D'instinct, je freinai. Elle allait d'un pas lent et souple, indolent presque. On aurait dit que, née de la nuit, elle me montrait le chemin : « A quoi bon le presser, NTECHUM ? Tu finiras bien par arriver chez toi ». Je la suivis doucement, émerveillée par la beauté puissante et fine du félin au pelage d'or, tacheté de noir... Dès mon retour à la chefferie, le lendemain, je voulus communiquer au chef la sensation magique de beauté parfaite que m'avait procurée l'apparition nocturne du félin.- Tu as dû te tromper ! répliqua-t-il sur un ton sec. (P :304)

Une semaine plus tard, le chef est mort. Son totem savait que le chef allait mourir et il voulait l'annoncer à sa femme qui était « *au dessus de la reine* ». Il lui était interdit de blesser cet animal.

- Les tabous et les interdits.

L'animisme est fait aussi de tabous et d'interdits qui complètent la spiritualité du monde négro-africain – les interdits et les tabous renforcent les règles religieuses, mais régissent aussi la bonne marche de toute communauté. Les sociétés ont donc leurs interdits dont la transgression expose toujours à des sanctions. Il est par exemple interdit à un membre de la tribu de tuer un animal qui est totem de la famille. Dans **Kel'lam**, les épouses infidèles sont « *exposées aux crocs vengeurs des fourmis rouges* » (P : 40) Et ici, chez les Bassa, on recommande « *d'enterrer simplement, avec la mère défunte, l'enfant trop jeune pour être sevré* » (P : 40). Ce sont là des rites, interdites et tabous anciens, très difficiles à pratiquer aujourd'hui.

Tout peut être interdit ou tabou, y compris les parties d'un gibier. Tel est le cas du sexe du sanglier évoqué dans **Kel'lam**. Il appartient à Mutamal qui a dépecé l'animal.. Sa tête pouvait d'office être la chasse gardée du patriarche siégeant au conseil de famille. Ceci nous amène à examiner l'organisation sociale présentée dans **Kel'lam, fils d'Afrique**.

3 L'organisation sociale

Nous voudrions, dans cette partie, élucider les points de mire de l'auteur de **Kel'lam, fils d'Afrique**. Il nous paraît intéressant de cerner et interroger les aspects d'une civilisation affrontée à l'envahissement d'une autre. Un tel projet, explique la fécondité de cette œuvre ethnologique comme source de réflexion pour un homme de la fin du vingtième siècle qui aborde la société africaine en vue d'un quelconque échange, d'une fructueuse coopération.

-Sagesse Bassa

Les proverbes, les contes, les devinettes, les légendes, et les dictons passent de plus en plus dans la littérature écrite et les chansons sont des genres qui fleurissent dans la littérature orale africaine. Ils intéressent les écrivains français d'Afrique. L'œuvre de Kindengve N'djok en est sans doute la plus grande manifestation. Tous ces genres y sont concurremment utilisés. Il apparaît dans le corps de ce roman des légendes, des dictons, des humours et mêmes des contes. Tous

sont l'émanation de la sagesse bassa, la sagesse nègre qui, dans certains cas, rejoint la sagesse occidentale. Certains faits proches de la légende et partant de l'invraisemblable sont rapportés. A propos de la légende de Ngok Lituba, il est enseigné à Kel'lam que :

Aux temps très lointains, [Leurs] pères sortirent un jour du profond de la terre, par la caverne située à mi-hauteur du rocher de Ngok - lipondo – la roche percée – là-bàs sur la plaine, près du pays bâti.« Ces hommes là, d'il y a si longtemps, ne savaient point construire de case, ni allumer de feu, ni travailler le fer ; ils allaient nus, couchaient sur la terre et tuaient des bœufs sauvages avec des haches et des pointes de pierre ; c'étaient de fameux hommes ! (P :31)

Ce récit populaire traditionnel découlant d'un événement de type exceptionnel ayant eu lieu dans le passé s'est transmis de génération en génération à travers les traditions orales. Elle est inhérente au peuple Bassa et constitue leurs éléments de caractérisation.

Dans cette tribu, Mutamal le bouffon est un homme indispensable qui maîtrise les chansons et même le Mwet. Il sait tant de chose : « *rite des danses, rythmes des tambours, charmes des sorts, guérisons des morsures de serpents. Et aussi colporter les nouvelles comme chantonner d'interminables mélodies indigènes qu'il accompagne de mwet, cette espèce de guitare à lamelles de bois.* » (P : 38)

L'humour, les proverbes et les surnoms n'ont pas échappé au miroir de Kindengve N'djok. Comme échantillon de proverbes et de dictons, chez le bassa, la règle d'or est : « *ne broncher jamais à un premier appel* ». C'est une méthode possédant deux avantages : celui d'abord de découper peut-être le questionneur, et de gagner ainsi la paix ; ou pour le moins de réfléchir à la manière de répondre. Il est aussi un autre domaine où l'esprit observateur du Bassa, son ironie narquoise, son intuition le servent : celui des surnoms. Ils peuvent partir des traits physiques dont la comparaison s'impose avec les objets familiers : demi - tonneau ou pleine - marmite signifie un grand chauve, et porte – sans - battant c'est une bouche ouverte.

Cependant, il faut convenir d'un génie singulier dans la stigmatisation de certains : La - chauve - souris - qui - rit - jusque - dans - la - sauce, dira-t-on d'un visage plissé d'un perpétuel rictus découvrant des dents jaunes. L'abcès - ne – tâtonne – pas – où – sortir

désignera le querelleur et la – chique – s’attaque – même – aux – pieds – du – seigneur démontre l’impertinent. Le – suivre – du – serpent – vert se dira d’un autre, aux réactions imprévisibles, dangereuses à son entourage, ainsi averti d’avoir à se méfier.

En effet, c’est pour fortifier leur pensée, animer la tribu commune dans les cours de justice traditionnelle que les Noirs ont recours aux proverbes, à des dictons ou des pensées, des surnoms ou des humours ; ce ne sont donc pas des réactions des écrivains français, mais leur contribution à la transcription de la littérature orale. En les recréant ou mieux en les transcrivant d’après le fond traditionnel, ces écrivains étrangers à la culture nègre se forment en laissant aussi au public la matière à formation.

4 Formation de l’individu

- L’initiation :

La tradition consacre une part importante de son temps à l’éducation de l’individu. Celle-ci passe essentiellement par l’acte initiatique. Tout s’apprend, tout a un rite auquel l’homme doit s’initier. L’initiation se fait par étapes successives. Elle est un ensemble d’épreuves à la fois physiques et morales. La circoncision chez les Bassa ouvre la vie à la société des hommes. C’est « *l’imposition des cicatrices de sa tribu* » (p.183). Ou « *le tatouage des trois lézards* » (p.183). Pour Kel’lam, on lui a montré comment grimper sur un palmier, on l’a également initié à différents jeux : les rites de la danse du Mban, l’importance de la communication par le langage du tam-tam, véritable télégraphie d’Afrique noire.

L’initiation a aussi pour but de rendre les enfants endurants en raison de la part importante de souffrance qu’elle comporte. Elle doit amener l’enfant à vaincre la peur. C’est la lutte qui est très souvent pratiquée. Au cours de ce jeu, " *deux combattants bondissent, muscles tendus, les corps à corps sont brefs. Le plus souvent, jambe happée, l’un des joueurs est dépêché à terre* » (P : 49)

Autrefois ces jeux forts excitaient des passions, on pariait. Des querelles s’en suivaient de village à village. Des combats entraînaient des morts, les femmes du vaincu passaient au vainqueur.

Mais l’initiation ne s’arrête pas à la seule formation des hommes comme Kel’lam, elle s’étend aussi aux jeunes femmes. Les jeunes filles s’adonnent aux plus durs travaux : « *portage, binage, sarclage de plantations, ramassage du bois, mise en poto-poto des*

cases, confection de l'huile de palme, soins de la demeure et cuisine »
(P : 180)

Les autres modes d'initiations consistent par exemples à assister aux rituels d'enterrement, de deuils, à participer aux veillées, à tendre des pantières pour attraper des gibiers, à faire la chasse.

La description de l'initiation pour Kindengve N'djok n'est pas un fait gratuit. L'auteur en profite pour rendre palpable le conflit de culture qui déchire le monde nègre. Car il va mettre bientôt Kel'lam à l'école missionnaire. Ce que les patriarches de la société Bassa n'ont pas connu dans leur évolution.

5 Les lois sociales

La société Bassa à travers **Kel'lam, fils d'Afrique** apparaît tant avec les manifestations quotidiennes qu'avec les normes qui régissent la bonne marche de toute la communauté. Nous prendrons ici le cas des classes sociales, des mariages ; de l'hospitalité et de la solidarité et enfin des techniques.

- les classes sociales

Il n'est pas une page de la première partie du roman **Kel'lam, fils d'Afrique** qui ne fasse apparaître les différentes classes sociales. Parmi les vivants, la hiérarchie s'établit ainsi : : les vieux, les pères, les enfants ; mais classés par sexes, les autochtones se répartissent en hommes, au sommet de la hiérarchie et les femmes, en bas. Les vieux amènent le reste de la communauté à vénérer inconditionnellement les divinités. Kindengve N'djok n'a pas résisté à la tentation de faire vivre les classes d'âge dans son roman. Cela s'est fait ressentir avec la réparation du tort causé au défunt Bineng. C'est là qu'un conflit est né entre les classes d'âge. Mais c'est toujours les divinités qui l'emportent sur les hommes, les vieux sur les jeunes, les hommes sur les femmes. Pour le cas, les vieux ont grimacé un pas de danse auprès du tertre du défunt, en mêlant aux louanges du mort le regret de sa perte. Le rite terminé, les femmes et les enfants sont chassés avant la suite des cérémonies.

Dans **Cette Afrique-là** (1962) de Jean Ikelle Matiba, écrivain camerounais originaire de la région Bassa qui a servi de cadre à Kindengve N'djok, l'auteur explique comment s'est formé le pouvoir des anciens et des vieux :

- « Il n'y a pas dans la société de la forêt, de monarchie héréditaire.

- Les patriarches, les anciens du clan ou de la tribu sont issus des familles qui ont pris une part active dans la conquête du pays ; on les nomme, pour cela, les « sages ».

- Mais on n'accède à la fonction de sage qu'à la condition d'avoir une vie antérieure exemplaire ; car l'ancien doit incarner la connaissance, la sagesse.

- Seuls les initiés, les guerriers, les chefs de famille investis de la confiance populaire peuvent élire le chef, c'est-à-dire l'ancien.

- L' élu se fait sacrer devant l'assemblée de la tribu, prête serment devant le peuple » (P : 56). Cette explication faite, qu'en est-il du poids des vieux sur les mariages

- Les mariages.

Le roman de Kindengve N'djok s'ouvre sur la naissance de Kel'lam et se ferme sur son mariage. C'est dire que l'auteur a exploité ce thème de mariage avec bonheur. Le mariage est un thème inépuisable des écrits imagologiques. Il occupe aussi une grande place chez les écrivains français d'Afrique noire. Il exprime fortement le pouvoir du clan. Tous les problèmes annexes sont souvent étudiés avec un sens critique aigu : la polygamie, la dot, le divorce, les enfants, etc. Si pour l'Afrique, l'aspect essentiel de ce thème est le mariage forcé, pour l'Européen l'accent est mis sur la dot surtout sur les abus :

Montant de la dot devenant de plus en plus excessif, remise de fille dès l'acompte substantiel versé ; puis toutes les formes possibles d'escroquerie et de chantage où la femme était reprise au premier, vendue à un second plus offrant remboursant le premier, et cela à la chaîne et laissant toujours au père ou tuteur un bénéfice certain. Bien plus, l'appât du gain grandissant, et la femme restant le plus souvent toujours docile aux siens, des mariages parfaitement accomplis devaient se voir soudain rompus sous le chantage d'un nouveau versement complémentaire, faute de quoi le « divorce » intervenait et la femme convolait à nouveau, apportant une dot plus élevée (Kindengve N'djock : 187)

Le mariage – échange existe aussi dans la société africaine mais ce n'est pas la voie que Kel'lam a empruntée.

Il eût pu, car la coutume en subsistait encore, procéder par un mariage – échange, donner l'une de ses sœurs à un fils de Mintsa, mais l'inconvénient était de briser les deux unions quand l'une d'elles allait mal. Une autre coutume, bien singulière en Ndogwez, était de ne devoir s'acquitter du plus grand complément de la dot qu'à la mort de l'épouse, ce qui appauvrissait définitivement le veuf. Mais l'avantage d'obliger les maris à ménager et soigner leurs compagnes. (P : 186)

Une fois un mariage célébré dans le cadre traditionnel, la femme devient la propriété de sa nouvelle famille d'adoption. Elle n'a pas aimé un homme mais une famille. Elle peut être héritée après la mort de son premier mari par son successeur ou l'oncle de ce dernier. Si elle refuse son nouveau maître, elle doit rembourser la dot versée. Kindengve N'djok a bien étudié ce phénomène dans la société bassa :

... la mort du mari ne rend pas à la femme sa liberté : transmise avec les autres biens à l'héritier coutumier, fils, oncle ou frère, elle ne garde en propre qu'une part de ses vêtements, le fruit de la récolte en cours du champ qu'elle a cultivé. Si elle veut sa liberté, c'est-à-dire refuser de devenir la concubine de son nouveau maître, elle doit alors rembourser la dot versée pour elle : cela ne lui est naturellement possible qu'en retrouvant un nouveau fiancé remboursant la famille du premier. (PP : 179-180)

Les femmes étaient habituées à cette condition. Elles ne s'en révoltaient pas. C'était leur lot, comme encore celui des nourritures défendues, des viandes réservées aux seuls hommes. Ce qu'on peut retenir de ces mariages, c'est que la coutume unit les familles. Les fausses notes ne peuvent provenir que des membres de famille qui sont allés à l'école étrangère ou qui ont cru au christianisme. Sinon la coutume est un ciment qui autrefois unissait la famille.

- l'hospitalité et la solidarité

Ce sont deux aspects importants des fondements de la tradition négro-africaine. L'hospitalité africaine par exemple montre que l'Afrique noire est contre l'individualisme qui est un aspect fondamental de la civilisation occidentale. Dans le terroir, on ne dit jamais moi, mais nous. Ngan en construisant sa case a prévu des trépieds pour accueillir les étrangers et des amis. Il y a toujours dans ses réserves une quantité importante de Mimbo – vin de palme – pour agrémenter les conversations. Pour exprimer l'hospitalité négro-

africaine, Kindengve N'djok peint ici l'accueil que reçu en forêt le missionnaire :

On avait apporté les cadeaux, le coq, les œufs traditionnels, lanourriture des, porteurs, et dans la case étroite il avait pris son tub puis sobrement dîné. Alors le meilleur moment de la journée était venu : dans la nuit étendue sur sa chaise – longue, les anciens groupés autour de lui, devant un grand feu flambant, il avait écouté les histoires d'autrefois, répondu aux questions, somnolé, pendant que les enfants du village dansaient un Mban frénétique, et le réveillaient en le tirant par la manche pour le prendre à témoin. (P : 58)

Il s'agit ici aussi de l'obéissance aux dieux qui ordonnent l'hospitalité. L'idée sous-jacente est que même l'ennemi a droit à notre macabo, lorsque le hasard l'amène sous notre toit. On ne lui donne pas un journal à lire pendant que la famille dîne ; car dans la sagesse populaire, personne ne meurt de faim dans une Afrique riche. Ceci explique ce que les occidentaux appellent le «*parasitisme négro-africain* », en ignorant totalement le bien-fondé, l'esprit culturel.

En Afrique, les jeunes gens apprennent les différents méandres de l'hospitalité à travers les contes, les proverbes, les rites d'initiation. Ils ne négligent pas la solidarité. Elle se manifeste dans l'organisation du travail. La forme la plus achevée de solidarité est dans **Kel'lam, fils d'Afrique** la préparation de l'huile de palme.

Les femmes s'affairent autour d'immenses marmites, apportant du bois, de l'eau. Ngan, Tonye, Ndombi-Nyaga, Kel'lam lui-même, aiguisent des coupe-coupe. Les hommes se dirigent vers les palmiers. Non plus comme chaque matin, pour y recueillir les calebasses où la sève de la nuit a coulé, mais pour y récolter les régimes mûrs. (P : 58)

Le travail collectif existe toujours en Afrique noire. Il se fait parfois au son du tam-tam dès le point du jour. Les semailles comme les moissons se font en groupe. Même pour dépecer un gibier, fruit de la chasse, le clan se regroupe :

C'est un cochon, un splendide phacochère au groin verruqueux, à la lourde échine, à crinière rousse, qui, à moitié assommé, se retourne, et renifle en ce trou sans issue. Kel'lam, fou de joie, s'élançait vers le village et hurle à pleine voix : A log yem ! Me ngwel ngoï o ! lona ni gwe ! Eh, gens de mon village, j'ai pris un cochon, venez vite ! Presque aussitôt les gens accourent, la lance

haute, coupe-coupe en main. L'animal est tôt transpercé, tué, hissé. Bientôt, un long bâton passé au travers de la peau de son dos, il se balance au trot des porteurs, et fait au village une entrée de grand style. (P : 37)

La vie des personnages dans cette région revêt un caractère essentiellement communautaire. Plus tard, face aux banques occidentales, elle va opposer la " *société* " - cette manière de tontine où plusieurs compagnons mettent leur salaire en commun par période pour remettre à l'un des membres à tour de rôle. Comme Kindengve N'djok, un grand nombre d'écrivains insistent sur l'esprit communautaire négro-africain. C'est ainsi que Claude Njike Bergeret nous offre des scènes attendrissantes de travail en équipe dans la vallée du Noun dans **Ma passion africaine**.

6 Les Techniques

Les techniques champêtres, celle de la chasse, de la pêche, du guérisseur, les techniques des jeux, des danses, de la musique, celles qui permettent de grimper au palmier sont un aspect de la culture des races de la forêt vierge. Elles occupent une place importante dans Kel'lam, fils d'Afrique.

C'est lorsque le protagoniste évolue dans son milieu naturel que nous nous fixons sur divers objets qu'il manipule ou qu'il apprend à connaître comme Emile de Jean Jacques Rousseau :

C'est d'abord la case fumeuse qu'il apprend à connaître : la couche de bambou, les poteries, l'antipathique cuvette qui est aussi le plat commun pour la pitance, les vanneries et, tout là-haut, inaccessible, la claie vernissée de suie, cuillères en bois, produits pour le marché, mais séché et coriaces loques de viande boucanée. (P : 19)

Kel'lam est désormais assez fort pour apporter sa contribution aux travaux du village, car si les besoins sont intermittentes, elles sont inéluctables à qui veut manger : Il faut planter suffisamment, monter la garde autour des plantations, puis chasser. En l'absence quasi-totale de fusils, les armes traditionnelles assurent encore un ravitaillement aisé sur ce gibier nombreux qui hante le sous-bois :

Lacets, trébuchets, assommoirs, chasse – trappes sont aussi judicieusement établis aux passages. (P :36)

Il faut chaque matin les visiter.

Voici sommairement esquissé le fondement technique de la vie sociale négro-africaine et particulière de la vie en forêt, chez les Bassa. La tradition, en effet, tout comme la culture ne peut se dissocier de la vie de chaque jour. Le roman de Kindengve N'djok exprime l'homme Bassa tel qu'il est au fond de lui-même dans la cité antique, même si parfois, du fait de son bond en occident ou en ville, le Bassa ne vit pas la coutume dans la pratique : il la porte en lui. C'est cette coutume qui va affronter les trois éléments de la civilisation occidentale à savoir : la religion chrétienne, la technique occidentale, fille de la pensée discursive et l'esprit cartésien.

Comme la religion chrétienne ne laisse aucune place à d'autres pensées religieuses, comme pour elle tout est paganisme chez le négro-africain, même son trésor humain, alors les Africains n'ont pas renoncé entièrement à leur culture pour devenir chrétien. L'échec de l'évangélisation se constate dans le maintien de la polygamie en Afrique. Claude Bergeret le déclare dans **Ma passion africaine** : « ...la polygamie, phénomène officialisé et parfaitement reconnu dans tout le Cameroun. Pour un missionnaire chrétien aussi convaincu que (mon père), c'était sans doute l'échec le plus cuisant de l'évangélisation » (1997 : 111)

Son père la jugeait comme une tradition indéfendable de peuples primitifs, coutume barbare où la femme avait un statut d'esclave, deux mille ans après les paroles de Jésus-Christ.

Face à l'esprit cartésien, la sensibilité du nègre devant la beauté, les mystères de la nature, est réduite à la simple émotion. Sa communion avec les forces secrètes de l'univers est qualifiée de simple flair primitif. Or un Beethoven, un Goethe ou un Victor Hugo ne sont devenus célèbres que grâce à la fusion de la sensibilité et de l'émotion. Les Beethoven se reconnaissent dans les griots africains. Les oracles africains ne sont pas des connaissances primitives, ne sont pas des superstitions, bien mieux ! Et comme le déclare un personnage de **Le petit train de la brousse** : « ce sont les Blancs qui ont rapporté dans leurs pays nos "superstitions ridicules" et qui se couvrent de gris-gris, de croix du Sud et de Pierre du Nord, tandis qu'ils cherchent à lire l'avenir dans les fantasmagories de Nostradamus. » (BALEINE, 1982 : 62)

En un mot, le roman ethnologique de Kindengve N'djok présente des hauts et des bas d'une société d'Afrique équatoriale.

Malgré quelques observations faites par le narrateur, cernant son nationalisme, l'authenticité africaine est magnifiée et exaltée face au primat supposé accordé à l'économique et à la prépondérance de la technique dans la conception développementale à l'occidental. Son texte a atteint son plein achèvement avec ses regards non de collaboration avec le colonialisme soutenant la politique de « mise en valeur » et d'occidentalisation, la doctrine d'assimilation fondée sur une conception de l'homme universel et celle du développement séparé et différencié, mais des représentations plaidant pour le respect des sociétés indigènes, des particularismes avec leurs ferments d'évolution. Sans doute, l'auteur a su dire l'Autre sans le trahir, en comprenant sa culture avec des modes de pensée qui ne lui appartiennent pas.

David MBOUOPDA
Université de Dschang, Cameroun
dmbouopda2000@yahoo.fr

BIBLIOGRAPHIE

- BALEINE, Philippe de, *Le petit train de la brousse*, Paris, Plon, 1982.
- CERTEAU, M. de, *L'invention du quotidien, 1 Arts de faire*, Paris, Gallimard, 1990.
- DELAFOSSÉ, Maurice, *Les Noirs de l'Afrique*, Paris, Payot, 1922.
- GEERTZ, C., *Works and lives. The Anthropologist as author*, Stanford University Press, 1988 trad. D. Lemoine, Ici et ailleurs, *l'anthropologue comme auteur*, Paris, Métailié, 1996.
- GENETTE, Gérard, *Fiction et diction*, Paris, le Seuil, 1991.
- IKELE MATIBA, Jean, *Cette Afrique-là*, Paris, Présence Africaine, 1962.
- KANE, Cheikh Hamidou, *L'Aventure ambiguë*, Paris, Julliard, 1961.
- KINDENGVE, N'DJOCK, *Kel'lam, fils d'Afrique*, Paris, Alsatia, 1958.
- MBOUOPDA, David, « l'aventure équatoriale de Pada (Le Père) dans Kel'lam, fils d'Afrique de Nkindengve N'djok », *Intel'Actuel*, 3, 2004 pp 91-101
- MEMMI, A., *Portrait du colonisé précédé du Portrait du colonisateur*, Paris, Gallimard, 1957.
- MOURA, J.M., *Littératures francophones et théories postcoloniales*, Paris, P.U.F, 1999.
- NJIKE BERGERET, Claude, *Ma passion africaine*, Paris, Lattés, 1997.
- PRIVAT, J.M., *Bovary- Charivari, essai d'éthno- critique*, Paris, CNRS- Editions, 1994.
- RONEN, R., *Possible words in literary theory*, Cambridge, Cambridge University Press, 1994.
- ROSNY, Eric de, *Les yeux de ma chèvre*, Paris, Plon, 1891.
- SAINT-GELAIS, R., *Châteaux de pages. La fiction au risque de sa lecture*, La salle (Quebec), Hurtubise HMH, 1994.
- SC HAFFER, J.M., *Pourquoi la fiction ?* Paris, Le Seuil, 1999.